

## Roman

François Paré, Paul-François Sylvestre and Michel Lord

Number 64, November 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42497ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Les Éditions l'Interligne

**ISSN**

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this review**

Paré, F., Sylvestre, P.-F. & Lord, M. (1991). Review of [Roman]. *Liaison*, (64), 36–39.

# R

## ROMAN

Raymond Quatorze, **La Prison rose bonbon**, Sudbury, Prise de Parole, 1991, 255 pages.

Ce livre extraordinaire vous prendra par surprise. À tous ceux et celles qui, à l'affût de l'écriture franco-ontarienne, avaient fini avec le temps par sombrer dans la somnolence, Raymond Quatorze offre un coup d'éclat d'une violence magistrale. Le roman n'est pas sans défaut, loin de là. Mais **La Prison rose bonbon** ne ressemble à rien de ce qui a été écrit ici auparavant.

Ce texte représentera sans nul doute une importante démarcation dans notre littérature, semblable peut-être à celle qu'a pu tracer au Québec **Le Cassé** de Jacques Renaud. Ni **La Prison rose bonbon** ni **Le Cassé** ne sont, au fond, des oeuvres littéraires terriblement raffinées; mais leur irruption dans l'espace de l'écriture fait que, jamais par la suite, les conditions de diffusion du littéraire ne pourraient être du même ordre.

Il est difficile de résumer le déroulement narratif de ce roman. Raymond Quatorze en est à la fois l'auteur, le narrateur et l'acteur principal. Tout se laisse interpréter à travers son regard cynique et hargneux jusqu'à sombrer ultimement dans le solipsisme et la folie. Tout est teinté de sa colère suprême contre le monde. Raymond Quatorze, le narrateur, est journaliste dans une petite ville. Désabusé, il « crée l'événement », cherchant les actes de violence insensée qui feront la une de la conversation locale. Son rêve, c'est

d'assassiner la population entière de Barnumbourg, de mettre un terme dans le sang à la conduite inutile des affaires de ce monde. Le roman qu'il écrit raconte alors son entrée, un bon jour, dans un univers dantesque, gardé par un géant barbu, un véritable Enfer où ce qui a l'apparence de vivre est en fait impliqué dans un processus intense de désintégration et de putréfaction.

Car cette entrée dans l'Enfer, où évoluent toutes sortes d'animaux fantastiques et de personnages initiatiques ou eschatologiques, est un combat fasciné contre le Mal. Journaliste, Raymond Quatorze créait cette mort par le pouvoir de la narration. À Barnumbourg, elle est sa condition de survie. C'est le monde des morts-vivants; là se passe l'essence de notre avenir collectif.

Dans la désintégration s'amorce la redécouverte du sens. Plus on s'anéantit dans la violence insignifiante, plus la prison du corps se décompose, plus nous sommes emportés, soulevés par une forme primaire et délirante de la liberté. Guidé par des animaux intelligents et par une meute d'enfants-oiseaux, le narrateur effectue son rite de passage, à travers un cirque infernal, un *freak show* où il est à la fois participant et spectateur. Ce rêve de la défiguration deviendra, on ne le découvrira que beaucoup plus (trop) tard, une douloureuse réalité pour lui, au moment où il fera sombrer dans la mort tous ceux qui l'aiment et qu'il aime.

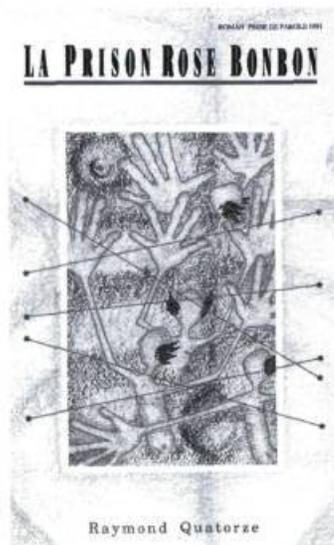
J'avoue qu'il y a eu plusieurs moments, dans ma lecture

de ce roman touffu, où j'ai perdu pied, n'arrivant plus à saisir la direction des événements et des personnages qui se succédaient devant moi comme en une interminable bande dessinée. Mais la luxuriance des images et surtout la violence extrême faite à tout ce qui vient constituer le statu quo dans notre société font de cette oeuvre un moment crucial dans notre littérature.

Il aura fallu du courage aux éditions Prise de Parole, me semble-t-il, pour publier un tel roman, qui ne sera pas mis à l'étude dans nos bonnes et dévotes écoles secondaires. En fait, le roman proclame l'éclatement de la culture étroite, de la famille cellulaire. « C'est ce qui me répugne, s'exclame le narrateur dans une de ses descriptions du corps humain, c'est ce qui me fait dire que je ne veux plus rien entendre, que je ne peux plus faire partie de l'espèce emprisonnée dans un parfum nauséabond, emprisonnée dans une cellule qui se décompose et qui pue dans tous les sens du mot » (page 45). Or, de cette puanteur naissent les conditions de la beauté.

Dans ses écartèlements baudelairiens, **La Prison rose bonbon** est tout le contraire du confort et de la somnolence. Ce roman vient incessamment nous chercher: nous sommes tous à l'affiche de la « fête foraine », du « Grand Bestiaire ». Il n'y a aucune possibilité d'évasion.

François Paré



Simone Chaput, **Un piano dans le noir**, roman, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 1991, 206 pages.

L'écrivaine franco-manitobaine, Simone Chaput, a gagné le prix littéraire *La Liberté* pour un premier roman paru en 1990 : **La Vigne amère**. Un an plus tard, elle nous offre **Un piano dans le noir**, texte encore plus finement ciselé que le premier. On sent même une certaine maturité rapidement acquise chez l'auteure qui allie bien qualité du style et intérêt de la narration.

L'histoire est celle d'une femme amenée à se remettre en question, à réévaluer son cheminement personnel. Andrée Bougard est une pianiste qui, malgré le succès qu'elle a connu, sent constamment le besoin de fuir. Les siens. La carrière. L'être aimé. Or, un changement de lieu ou d'espace n'arrange pas nécessairement les choses. Coupée de son milieu par un océan et un continent, elle n'y demeure pas moins rattachée, incapable de s'en dissocier. Andrée Bougard doit revenir. Non pas parce que son père a eu une lésion du cœur, heureux prétexte, mais parce que son propre cœur a des blessures qui ne guérissent pas loin des siens, de la musique et des gens qui l'apprécient.

Ce ne sont pas toujours les plus grands événements qui mènent aux plus grandes décisions. C'est même souvent dans les petits faits et gestes du quotidien que la réflexion s'exerce le mieux et que son poids se porte plus allègrement. Une conversation avec un proche parent, une soirée musicale avec un

confrère, une réception pour le mariage d'une amie, un repas avec un employé, autant d'occasions toutes simples qui allument, souvent inconsciemment, des étincelles de réflexion. La protagoniste du roman sera ainsi et à plusieurs reprises plongée dans des introspections qui la conduiront à maîtriser, puis mettre fin à ses fugues.

Pianiste de talent, femme remarquable à plusieurs égards, Andrée Bougard parvient, par la force des petits événements de sa vie, à comprendre pourquoi elle n'a pas réussi jusqu'à maintenant à définir de façon satisfaisante son but dans la vie. L'auteure nous explique, fort habilement, que la réponse réside tout bonnement dans une erreur d'ordre grammatical : « Si, au présent, rien ne s'accordait, au passé, tout se conjugait merveilleusement bien » (pages 164-165).

Tout jeune, nous savons ce que nous voulons faire dans la vie. Mais la vie nous dresse des embûches, quand ce n'est pas nous-mêmes qui croyons devoir nous imposer. Devenue adulte, Andrée Bougard doit puiser dans les visions de son enfance, cohérentes et réalisables celles-là, pour se réapproprier une destinée perdue au fil des années.

La musique qui se dégage d'**Un piano dans le noir** permet à l'adulte de mieux apprécier les premières notes claires qui ont émergé en lui. Notes trop souvent enterrées par les aléas de la vie, mais qui résonnent, ici, sous la baguette du chef d'orchestre Simone Chaput.

*Paul-François Sylvestre*

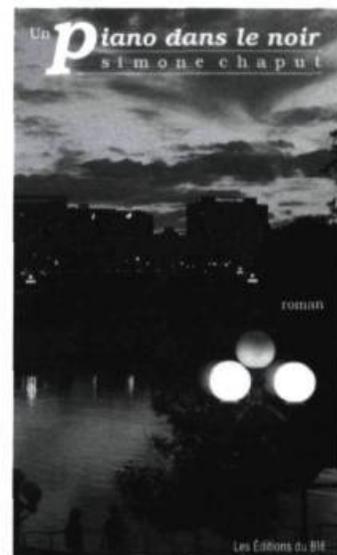
Georges Bugnet, **Albertaines**, Anthologie d'oeuvres courtes en prose présentées et annotées par Gamila Morcos. Préface de Guy Lecomte, Saint-Boniface (Manitoba) et Dijon (France), Éditions des Plaines et Éditions universitaires de Dijon, 1990, xv, 406 pages.

Bien que décédé en 1981, quasi centenaire, Georges Bugnet est d'abord un écrivain de la première moitié du XXe siècle. Célèbre surtout pour son roman **La Forêt** (1935), ce Bourguignon d'origine, né en 1879, n'a pas ménagé ses efforts pour s'implanter dans son nouveau pays, qu'il aimait avec l'ardeur du converti. Comme le dit le préfacier : « Avec la passion du néophyte, Bugnet se conduit et s'exprime en ultra-Canadien, plus ardent patriote sans doute, plus attaché à l'Alberta et au Canada que les Albertains eux-mêmes » (page vi). Cette passion transparaît presque à chaque page dans **Albertaines**, oeuvre posthume, mais préparée par Bugnet lui-même.

Dès 1939, l'auteur tente même d'avoir l'appui de Camille Roy, à qui il vouait une grande admiration. Fort attaché comme beaucoup d'écrivains de cette génération aux valeurs traditionnelles (religion, langue, canadianité), il se trouvait tout à fait au diapason de l'idéologie alors en vigueur au Québec, et il semblait en rechercher d'ailleurs ardemment la consécration québécoise. Guy Lecomte, dans une préface substantielle, montre bien l'enjeu de son oeuvre et les ambitions et les frustrations de cet homme relativement (ou tout à fait) isolé dans sa langue et son

# R

## ROMAN



discours sur ses terres de l'Ouest canadien.

Préparée et présentée avec tout le sérieux qu'elle mérite par des universitaires, la volumineuse anthologie comporte, outre trois contes, deux courtes oeuvres dramatiques et une quinzaine d'essais, de nombreux textes d'appoints, dont une abondante bibliographie, solidement documentée.

Des trois contes, un seul paraît s'alimenter à même *la matière canadienne*, comme on dirait *la matière de Bretagne* : «Conte du bouleau, du mélèze et du pic rouge», inspiré d'une légende indienne. Il est tout aussi surprenant de lire un conte apparenté à la science-fiction, plus précisément à l'anticipation, «Une vision», et un autre, au récit fantastique, «Une version de l'Atlantide», mais avec des emboîtements étranges et une finale ouverte. «Une vision» raconte surtout le mode de la discussion, les effets de la déstabilisation des pôles et de ses conséquences : crues des eaux, neige en été... Mais pour expliquer la catastrophe, le narrateur soutient une argumentation tout à fait bizarre qui s'appuie sur l'alourdissement en poids réel des pays du sud à la suite de la surexploitation de leurs ressources par les pays nordiques. L'homme paie ainsi le prix pour ses bêtises. La morale se fait lourde, mais Bugnet paraît, en 1937, date de la publication du conte dans **Les Idées**, un précurseur de l'écologisme.

Dans les essais, Bugnet se montre en accord avec l'idéologie propre au Canada français de la première moitié du XXe siècle, qui consistait

à chercher à faire oeuvre canadienne : il propose pour sa part de ne pas imiter les Français modernes, et de s'inspirer des anciens (Montaigne, Rabelais, Du Bellay) et des classiques (Racine, Molière, Corneille), en tentant de les acclimater au sol canadien. Ce discours, qui serait peu étonnant sous la plume d'un natif, frappe davantage chez un Français d'origine, qui mettait beaucoup d'ardeur à prendre ses distances vis-à-vis de la France.

La majorité des textes du recueil ont paru dans des périodiques québécois dans les années 1930 et 1940. Ignoré par Mgr Camille Roy, Bugnet n'avait pas moins ses entrées au Québec d'alors. A lire pour comprendre la fascination d'un homme et d'une génération pour une idéologie qui a fortement marqué le discours national canadien et québécois.

Michel Lord

---

**Francophonies d'Amérique**, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, numéro 1, 1991, 194 pages.

---

Le professeur Jules Tessier, de l'Université d'Ottawa, a eu l'heureuse idée d'un périodique intitulé *Francophonies d'Amérique* et il en assure lui-même la direction. Grâce à sa persévérance et à son travail inlassable, il a réussi à convaincre cinq universités de l'importance d'un tel projet et il a trouvé les ressources humaines et financières pour fonder la revue. Participent au projet les universités d'Ottawa, de Moncton, de l'Alberta à Edmonton et de Lethbridge

ainsi que l'Université Laurentienne, de Sudbury.

Dès ce premier numéro, le directeur explique clairement le pourquoi d'une nouvelle publication pluridisciplinaire : «combler une lacune» en assurant un forum aux chercheurs et aux universitaires qui vivent en milieu minoritaire francophone nord-américain. En favorisant l'établissement d'un «réseau d'information et d'échanges entre les communautés françaises hors Québec dont l'isolement est à la mesure du continent nord-américain», on projettera une image plus juste des minorités, ce qui devrait permettre un plus grand dialogue avec le Québec et les autres francophonies du monde et faire ainsi des minorités francophones nord-américaines de véritables partenaires «à part entière».

Le premier numéro de *Francophonies d'Amérique* s'ouvre sur quatre articles de l'Ontario : un texte de Robert Yergeau sur la modernité de la poésie franco-ontarienne, une lecture approfondie de Mariel O'Neill-Karch du docudrame **La Parole et la Loi**, une présentation par Georges Bélanger de l'oeuvre magistrale **Les Vieux m'ont conté**, du folkloriste Germain Lemieux, et une description par Jean-Louis Major de la collection «La Bibliothèque du Nouveau Monde». L'Ontario figure aussi dans les comptes rendus qui suivent les sections sur l'Acadie, l'Ouest canadien et les États-Unis; Hubert Larocque y analyse **Fragments d'une enfance**, de Jean Éthier-Blais, et Jean-Marc Barrette passe en revue **De la controverse à la concorde**, de Robert Choquette.

Voilà un lieu de rencontre pour qui s'intéresse aux parlants français en Amérique du Nord.

Pierre Fortier

